

Visages de l'intelligence

Fernand Dumont, *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997, 272 p.

Fernand Ouellette, *Figures intérieures*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1997, 342 p.

Michel Gaulin

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1998). Compte rendu de [Visages de l'intelligence / Fernand Dumont, *Récit d'une émigration. Mémoires*, Montréal, Boréal, 1997, 272 p. / Fernand Ouellette, *Figures intérieures*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 1997, 342 p.] *Lettres québécoises*, (92), 54-55.

Visages de l'intelligence

Deux grands livres qui jettent une lumière vive sur les bonheurs et les défis de la vie intérieure.

ESSAI
Michel Gaulin

TOUTE VIE, AFFIRME-T-ON SOUVENT, reste à bien des égards une énigme. Il est, pourtant, des êtres d'exception à qui une vie intérieure particulièrement riche permet de lever efficacement le voile sur les éléments constitutifs de leur être et, ce faisant, de nous aider à mieux saisir les enjeux et les finalités d'une existence. Fernand Dumont et Fernand Ouellette comptent assurément parmi les esprits les plus lucides qu'ait portés le Québec du dernier tiers du XX^e siècle, et leurs deux livres, parus presque simultanément à la fin de l'an dernier, nous permettent de comprendre le pourquoi de la place éminente qu'ils en sont venus à occuper dans la conscience collective.

Dumont et la culture

Le livre de Dumont est, hélas, son testament, écrit dans les derniers mois de sa vie, « à l'ombre de la mort » (p. 243), dans une tentative ultime de dégager, autant pour lui-même que pour ses proches, les grandes étapes de son parcours intellectuel et le sens de son action. Le récit qu'il nous livre ici, sous le vocable beaucoup trop modeste de « mémoires », constitue en fait une véritable autobiographie intellectuelle, une œuvre d'une rare puissance que, comme bilan d'une vie, on mettra sans doute longtemps à égaler au Québec.

L'« émigration » à laquelle son titre fait allusion est celle qui devait conduire Dumont de la culture populaire de ses origines à la culture savante qu'il pratiquerait et aiderait à construire en tant que sociologue. Passage qui ne s'accomplirait pas sans un déchirement profond, une blessure jamais complètement refermée, qui laisserait dans son sillage un durable sentiment d'exil assorti de culpabilité. Pourtant, c'est au sein même de cette « tragédie » (p. 12) qu'allait prendre forme un projet d'ordre proprement intellectuel, Dumont ayant tôt entrevu dans une réflexion sur la culture la possibilité d'une réconciliation : « Prendre la culture comme problème, n'était-ce pas penser l'exil ? » (p. 63)

Ainsi, Dumont deviendrait un spécialiste de l'épistémologie des sciences humaines, un scientifique préoccupé de « discerner l'émergence du savoir à partir de la culture » (p. 114). Issu de la culture, de « l'outillage mental, [des] modèles de pensée et d'action propres à une civilisation ou à une société » (p. 152), le savoir ne devait jamais, selon lui, perdre de vue ses origines dans le tuf de la vie populaire, là où il trouverait à la fois sa vitalité et sa légitimité. Là aussi, pourrait-on ajouter, où il réintégrerait sa dimension proprement humaine, trop souvent oubliée à la faveur des jargons qui en sont venus, au cours des années, à encombrer son discours.

La mémoire des origines, Fernand Dumont, lui, en tout cas, ne la perdit jamais. On trouvera ici des pages magnifiques (et touchantes) sur

la vie familiale dans les « blocs », ces logements que la Dominion Textile mettait à la disposition de sa main-d'œuvre non spécialisée, sur l'obligation de faire face à « l'humiliation la plus abjecte » (p. 57) vécue à l'occasion d'une expérience estivale de travail en usine, sur la formation intellectuelle, enfin, acquise de bric et de broc à une époque où le système en place ne favorisait guère l'accès des classes populaires au savoir. Pourtant, c'est de ces conditions malaisées, pénibles souvent, peut-être aussi à cause d'elles, que devait émerger en lui, sous l'égide de Descartes, « le programme, toujours à reprendre, d'un retournement de la conscience vers soi » (p. 61), formule qui me paraît résumer admirablement non seulement l'aventure intellectuelle du savant, mais également le projet qu'il nourrissait pour le peuple québécois.

Car Dumont fut aussi, on le sait, un intellectuel profondément engagé dans la cité. Très tôt, il avait compris que le Québec se devait de sortir de l'idéologie de survivance qui lui avait depuis des lustres servi de règle de conduite, pour se livrer à une recherche d'ordre « spirituel [...] en priorité » (p. 138), devant mener à un renouvellement en profondeur de la conscience historique. Il fallait, affirme-t-il, mettre fin ici à la prolétarianisation de l'esprit, viser à « l'émergence de nouvelles élites en milieu populaire » (p. 148), la question « nationale » ayant été trop longtemps l'apanage de la bourgeoisie ou des élites dites traditionnelles. En exil de son milieu d'origine, Dumont ne le fut jamais pour autant du Québec. Jamais il ne méprisa le peuple dont il était issu, pas plus qu'il ne pouvait se résigner à « contribuer à salir [la] mémoire » de ceux qui, tel l'abbé Groulx, l'avaient précédé dans la voie d'une réflexion sur l'avenir du Québec, mais dont les propos ne correspondaient plus à l'évolution des choses et à des impératifs nouveaux.

Livre qui, comme le fait observer son fils François Dumont dans l'« Avertissement » qui ouvre le volume, « appartient pleinement à l'œuvre : il la clôt, mais il y introduit aussi » (p. 7), *Récit d'une émigration* est à coup sûr, au sein d'une production par ailleurs prolifique, le plus beau livre de Fernand Dumont parce qu'il apporte un témoignage humain d'une ampleur et d'une pénétration comme il s'en rencontre hélas trop peu.



Fernand Dumont

Ouellette : figures de lumière

Ainsi pourrait-on également présenter les *Figures intérieures* du poète et essayiste Fernand Ouellette qui, à quelque vingt-cinq ans de distance, prennent le relais d'un ouvrage de style semblable, le *Journal dénoué*, paru en 1974. Œuvre d'un homme encore jeune (Ouellette n'avait que trente-cinq ans au moment d'en rédiger la majeure partie, près de dix ans avant que le livre ne vît le jour), ce premier bilan ne pouvait forcément posséder l'épaisseur qui est maintenant celle du second, établi, lui, avec, en arrière-fond, tout l'apport des années de maturité.

Les « figures intérieures » dont il est fait état ici, ce sont « des êtres, paysages, œuvres, images, sons nocturnes ou lumineux qui m'habitent, me constituent en quelque sorte » (p. 101). Derrière cette citation se profile tout le programme de l'ouvrage, auquel se prête admirablement la formule du journal dit « dénoué », à entendre ici dans le sens étymologique que Montaigne donnait au mot, c'est-à-dire « déplié » (p. 257). Dans une forme très libre qui n'exclut pas pour autant la parfaite maîtrise de l'écriture, Ouellette évoque les événements, les amitiés, les lectures, les rencontres (autant celles des êtres que celles de l'art pictural, de la musique ou des paysages) qui ont formé sa sensibilité et qui lui ont permis un contact toujours plus intense et plus pur avec la lumière, dans laquelle il voit depuis toujours la manifestation la plus achevée de l'absolu.

Homme de vie intérieure plutôt que de surface, Ouellette eut longtemps à combattre le dualisme profond que lui avait légué son éducation (et sans doute aussi sa nature). S'étant senti très tôt appelé à une relation mystique avec le Christ, il eut l'impression d'une déchéance après une tentative avortée de vie religieuse, et ce n'est pas sans quelque scrupule qu'il laissa sa quête d'absolu le conduire, par un phénomène de compensation et de substitution, du côté de l'esthétisme et, plus précisément, de l'écriture. « Heureusement, précise-t-il, que ma culpabilité s'est estompée avec les œuvres. » (p. 33) C'est donc en grande partie à un récit retraçant le processus d'affinement et d'épuration de la personnalité et de l'être tout entier que l'on est convié ici — la façon dont, au fil des œuvres, mais au gré aussi d'expériences diverses et du combat quotidien avec la vie et avec les choses, l'individu s'est progressivement libéré de ses hantises pour retrouver, en bout de ligne, l'union mystique qu'il croyait lui avoir été refusée.

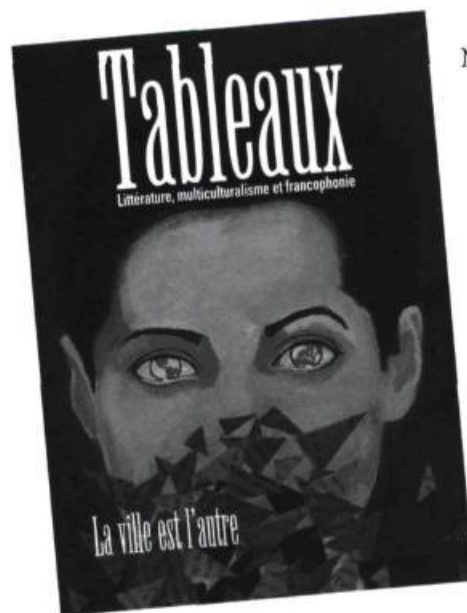
Cela ne veut pas dire que Ouellette ait été pour autant absent des débats de son temps. Membre fondateur du comité de rédaction de *Liberté* (qu'il ne devait quitter qu'en 1993), il s'est intéressé, tout comme Fernand Dumont, à la question du Québec dans le contexte de la nouvelle donne instaurée par la mutation profonde vécue par la société québécoise à partir du début des années soixante. Si son propos trahit aujourd'hui une certaine désillusion à l'endroit des aléas du combat politique, et s'il continue à se méfier du « nationalisme avec sa pesanteur idéologique, politique et historique » (p. 189), il n'en reste pas moins partisan d'une souveraineté qui serait fondée sur « la nationalité (ou le nationalisme civique), sur le territoire, sur le projet collectif » (p. 190) plutôt que sur « la seule souche d'origine française » (*ibid.*). Prime avant tout pour lui, maintenant, « la vitalité de la langue française et de notre culture propre » (p. 203) plutôt que l'indépendance politique. « Sans notre langue, demande-t-il, sans une prise en charge créatrice de notre culture, qui serions-nous, quelle serait l'essence de notre nationalité ? À quoi pourrait bien servir le traumatisme d'une indépendance ? »

On soulignera enfin le climat de générosité dans lequel baigne ce livre, à l'image de l'homme lui-même : Ouellette dédie cet essai à ses petits-enfants et parle avec chaleur de tous les amis qui ont accompagné son parcours. Mais sa plus grande générosité est peut-être, en dernière analyse, pour son lecteur : « Je rêve, écrit-il dans les pages liminaires de l'ouvrage, d'un récit autobiographique qui deviendrait le texte intime de chaque lecteur, un prétexte à *ressouvenances*, une méditation sur son existence, une sorte de palimpseste de sa vie propre. »

(p. 10) N'est-ce pas là justement ce qui devrait être l'objectif de tout essai véritable, la pierre de touche permettant d'en mesurer la réussite ou l'échec ? Ne serait-ce que par le monologue/dialogue qu'il suscite dans l'esprit du lecteur qui s'est placé en situation de disponibilité face à lui, le propos de Ouellette continue à exercer un ministère essentiel au sein de notre société. 🐾



Fernand Ouellette



Nouvelles, récits, contes, poésies, proses, essais.

Des histoires vraies, urbaines, inventées, perverses, imagées, colorées.

Des cultures qui apprennent, explorent, se dévoilent et écoutent.

Une langue partagée sur tous les continents.

Redécouvrez la ville dans le premier numéro de Tableaux

Disponible dès le 2 octobre en librairie et en kiosque

Tableaux. Littérature, multiculturalisme et francophonie
C. P. 590, succ. «C», Montréal (Qc) H2L 4K4 tablo@cam.org
www.cam.org/~tablo